



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

48 | 2014
Usages du droit

Sylvie APRILE, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*

Paris, CNRS éditions, 2010, 336 p. ISBN : 978-2-271-06910-8. 28 euros.

Iorwerth Prothero

Traducteur : Gilles Malandain



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4727>

DOI : 10.4000/rh19.4727

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 221-223

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Iorwerth Prothero, « Sylvie APRILE, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 48 | 2014, mis en ligne le 18 septembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4727> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4727>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Sylvie APRILE, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*

Paris, CNRS éditions, 2010, 336 p. ISBN : 978-2-271-06910-8. 28 euros.

Iorwerth Prothero

Traduction : Gilles Malandain

RÉFÉRENCE

Sylvie APRILE, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, Paris, CNRS éditions, 2010, 336 p. ISBN : 978-2-271-06910-8. 28 euros.

- 1 Durant les années agitées de la Révolution et de l'Empire, entre 100 000 et 150 000 personnes fuirent ou furent expulsées de France, et dans le siècle qui suivit, les changements de régime et les luttes politiques alimentèrent de nouvelles vagues de fuyards et de bannis (notamment en 1816 et en 1852), parmi lesquels on pouvait trouver aussi bien des princes et des contre-révolutionnaires que des militants républicains, socialistes ou anarchistes. Cette étude porte sur ces groupes d'exilés, leurs effectifs et leurs destinations (en particulier la Belgique, la Suisse et l'Angleterre, mais aussi les Amériques), les conditions dans lesquelles ils furent accueillis dans ces pays hôtes, leur situation et les multiples aspects de leur vie en exil. Le livre traite plus rapidement de la période précédant 1848, sur laquelle il se présente comme une synthèse de travaux, et aussi de l'exil des communards et des anarchistes après 1871. Il se focalise davantage sur le Second Empire, moment du reste où le phénomène de l'exil politique est le plus massif et suscite la création d'une véritable « culture d'exil ». Ici, l'analyse se fonde sur une large gamme de sources originales, imprimées et manuscrites, publiques et privées, françaises mais aussi belges et britanniques, tout en étant nourrie par l'historiographie des migrations en général.

- 2 Ces exilés des années 1850 et 1860 sont en général connus principalement pour leur action politique, organisations (comme la Première Internationale, non évoquée ici), publications, querelles, ou encore bien sûr à travers la production littéraire de quelques géants comme Hugo et Quinet, au destin à bien des égards atypique. Par conséquent, Sylvie Aprile choisit de se concentrer davantage sur la vie quotidienne des exilés, soulignant l'imbrication de l'activité politique dans la vie privée. Pris dans leur ensemble, les exilés présentent certes des profils très différents, selon le lieu où ils résident, leur situation économique, leur rang social, leur notoriété, etc. Même si certains, comme Blanc, Esquiros ou Nadaud, parvinrent à s'insérer dans la société anglaise, l'expérience de l'exil fut en général plutôt malheureuse, et les drames, tels que les suicides, ne furent pas rares. Ils ne furent en effet pas bienvenus aux yeux des autorités comme des populations des pays d'accueil – ainsi la Belgique reçut mieux les faillis et les criminels français que les réfugiés politiques. Ils eurent des difficultés à gagner leur vie, en particulier ceux, nombreux, qui exerçaient des professions libérales ou qui étaient journalistes à Paris (les travailleurs manuels trouvaient plus facilement de l'emploi). Si le plus grand nombre élit domicile en Angleterre, où la loi était particulièrement favorable aux réfugiés politiques, et principalement à Londres (dans le quartier de Soho, marqué alors par la présence des Français), la barrière de la langue demeura néanmoins un problème majeur, car on n'apprenait pas alors les langues vivantes au lycée. Méconnaissant le droit anglais, les exilés vivaient en outre dans la peur de l'expulsion et cette anxiété constante les tenait à l'écart des réfugiés d'autres pays comme des débats politiques de leur pays d'accueil. Hormis quelques exceptions, les exilés n'étaient guère intégrés, et ne pouvaient que partager avec leurs compagnons d'infortune une vie précaire, oisive, mélancolique, et un sentiment amer d'impuissance et d'isolement, souffrant d'une expatriation dont nul ne pouvait prédire le terme. Ils s'accrochaient à l'espoir d'un retournement de situation et, en l'attendant, ressentaient le devoir de se conduire de manière exemplaire. Dans cette vie dominée par la rumination d'un passé proche, la tentation d'écrire et de plaider sa cause, au moins au regard de l'histoire, était très forte, ainsi chez les conventionnels régicides bannis en 1816, désireux de défendre un point de vue sur la Révolution bien peu audible encore au début de la Restauration. De même sous le Second Empire, les exilés français se préoccupaient beaucoup de réfléchir sur l'échec de la République et sur les erreurs qui y avaient conduit. Parmi eux, la peur des espions – l'une des sept plaies de la vie d'exil selon Étienne Arago – était grande et sans doute fondée, ce qui pouvait toujours envenimer les liens d'amitié.
- 3 L'intérêt principal du livre est donc d'analyser, à travers de très nombreux cas, cette culture spécifique d'exilés contraints à vivre ensemble dans un certain désœuvrement, dans une sociabilité répétitive – faite notamment de dîners, d'anniversaires, d'enterrements aussi, et d'une fréquentation quotidienne de certains pubs ou cafés, et de bibliothèques (comme le British Museum), où l'on a moins à craindre les oreilles indiscretes. Si la presse d'exil reste relativement indigente, la production écrite des exilés est en revanche considérable – correspondances, mémoires, essais, poèmes, etc. –, à la mesure d'une vie inactive, nostalgique, anxieuse de maintenir le contact avec la France. On s'identifie à de grandes figures comme Ulysse, Virgile, Ovide, Dante, ou avec les huguenots chassés par Louis XIV ; les images d'isolement – île, désert, montagne – et d'errance plus ou moins morbide dominant le discours. Sylvie Aprile souligne également le rôle des femmes d'exilés, souvent passé sous silence, qu'elles aient ou non suivi leur mari. Elles sont bien les garantes de la préservation de la famille, du

patrimoine, les soutiens moraux et financiers de leurs époux, et d'indispensables médiatrices avec la France (ou entre groupes d'exilés), notamment parce qu'elles voyagent beaucoup plus librement.

- 4 La plupart des exilés ayant fini par rentrer, leur nombre ne cesse de diminuer, en particulier après 1860. Le livre suit pourtant le retour au pays, et montre qu'il est souvent porteur de déception et d'amertume, d'autant qu'il résulte d'une sorte de compromis avec le régime impérial (amnisties et grâces individuelles) et ne peut de ce fait rien avoir de triomphal. L'accueil en France se révèle souvent assez froid et la réadaptation n'est pas facile, ce qui prolonge en quelque sorte l'expérience de l'exil et de l'éloignement, par exemple dans le Paris transformé par l'haussmannisation. Quelque peu marginalisés par l'émergence d'une nouvelle génération de républicains, peu d'anciens exilés reprirent une activité politique, mais ceux qui le firent militèrent ensuite en général pour l'amnistie des communards. Ainsi se clôt cette analyse très complète et vivante de la culture politique des exilés français au milieu du XIX^e siècle.